

Ne confondez pas

Autor(en): **O.D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 49

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218371>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

taïres», n'en menaient pas large. Je ne parle pas du Sonderbund, qui avait déjà excité les esprits peu auparavant.

Mais revenons-en à Berne, et faisons, si vous le voulez bien, (pardon de sauter si brusquement d'un sujet à l'autre), un peu d'étymologie. Ce n'est pas si abstrait que vous le pensez, c'est plutôt très curieux.

À l'école on nous a enseigné que le nom de Berne venait d'un château qui s'appelait Berno ou (car les professeurs n'étaient pas tous d'accord) que le duc de Zaehringen avait abattu un ours sur l'emplacement qu'il jugea bon pour recevoir les fondations de sa ville. Sans vouloir élucider ce problème classique, qu'il nous soit permis de faire part d'une découverte que nous avons faite dans un très vieux dictionnaire français, celui de Lacurne de Ste Palaye. Voici ce que nous y lisons au mot *Bern* :

« S. m. Ams. — Le Béarn. » Et plus loin : « On a dit aussi *Bern* pour le *Béarn*. »

Il y a même un exemple tiré de vieux textes : « C'est la loi du pays de Bern que le battu paye l'amende. » C'est comme dans les fabliaux : le mari battu est content.

Mistral cite cette série de mots romans : Béarn, Biarn, Biern.

On pourrait aussi ouvrir Ducange, mais nous ne voulons pas faire de latin. Qu'il suffise de dire que le mot se trouve également dans une collection armoricaine (*Armoricanis Collectio*).

C'est égal. Nous ne pensons guère que les gens de Pau avaient avec ceux de Berne une communauté de noms. La science est une belle chose.

Voilà pour le nom propre. Il a eu l'honneur de passer nom commun, mais au fait il l'était depuis l'origine. Ce fut une sorte de mantelet. Rabelais parle de quelques *bernes* à la moresque de velours violet. En Vendée, c'est un drap de lit en grosse toile. Dans la Vienne, une toile qui sert à couvrir une charrette. Enfin, le verbe *berner*, c'est-à-dire tromper, vient de la berne, nom de la couverture sur laquelle les soldats faisaient sauter les nouveaux conscrits à leur entrée à la caserne ; ils trompaient ainsi ces braves jeunes gens en leur demandant un faux sacrifice pour la patrie ! Il paraîtrait que le nom commun de Berne serait emprunté à l'espagnol, *bernia*, mais en tous pays il y a des berneurs et des bernés ! L. Mogeon.

NE CONFONDEZ PAS

NOTRE sympathique et regretté magistrat, feu Marc Ruchet, était un grand philanthrope. Le personnel qui était occupé dans sa maison jouissait surtout d'innombrables bienfaits. Notre compatriote avait aussi quelquefois, comme tout bon Vaudois, le mot pour rire et possédait même à cet égard une grande finesse.

Or, par une journée de printemps, il y a quelques années de cela, il eut à Berne la visite d'un de ses meilleurs amis de Lausanne, un de ses contemporains. Tous étaient en train, après dîner, de savourer une tasse de café en devant sur leurs souvenirs de jeunesse et sur les dernières nouvelles du jour, lorsqu'entra dans la pièce où ils se trouvaient un jeune garçon d'une quinzaine d'années environ.

Ce jeune homme s'approcha du conseiller dans l'attitude de quelqu'un qui vient solliciter une faveur.

— Ah ! te voilà, lui dit alors le respectable magistrat, en prenant son air paternel qui lui seyait si bien. Alors tu veux absolument qu'on te les coupe !

— Oh ! s'il vous plaît, Monsieur Ruchet, je me recommande, faites-moi ce plaisir,

— Enfin, il te faut bien réfléchir, si on te les coupe, tu ne seras plus un homme !

— Cela ne fait rien, mais je vous en supplie, faites-les moi couper. Ce n'est pas bien difficile.

— Va qu'il soit dit, puisque tu persistes, mais je ne t'approuve pas, un grand garçon comme toi ne doit pas se les faire couper !

Le jeune homme partit satisfait et notre Lausannois se perdit en conjectures, n'osant donner libre cours à toutes sortes de suppositions nées du dialogue qu'il venait d'entendre.

— Tu ne sais pas de quoi il s'agit, lui dit alors son hôte ?

— ... Ma foi ! J'avoue !...

— Eh bien ! ce gosse est le fils de notre femme de ménage ; comme il va passer sa première communion dimanche, ma femme lui a acheté un complet neuf, mais ce moutard n'est pas content du pantalon qu'il voudrait faire rogner pour le transformer en culotte !

— Que veux-tu, mon ami ! la mode !... la jeunesse !... Ah ! de notre temps... O. D.

UN ARTICLE POUR LE CONTEUR

(Conte.)

Avertissement : Nous prions les jeunes filles de ne pas lire ces lignes peut-être un peu osées pour elles.

I

— Cent d'as !

— Ouf ! passe... A qui est-ce à jouer ?

— Mais à toi, tu le sais bien !

— J'oubliais, pardon !

— Dépêche-toi, qu'attends-tu pour commencer la partie ?... Tu rêves...

— Excusez-moi, ma tante ; oui, je... non, c'est-à-dire, mais vous semblez fâchée ?

— Il y a de quoi, franchement ! Tu m'énerves à la fin ! Tu restes là, figé, la bouche ouverte, l'œil dans le vague, c'est agaçant ! Tiens je m'en vais, cela devient crispant, amuse-toi seul !

Et ma tante, d'un geste brutal, me jeta les cartes au visage, puis, d'un mouvement sec, elle se leva, renversa une chaise, sortit.

Géné, je demeurai à ma place à tirer machinalement les poils du tapis de table. Je les arrachai par petites touffes, quand ma cousine entra. Permettez-moi de vous la présenter¹.

Marthe, (Germaine, pour ses amoureux), vingt ans, jolie, artiste : ne connaît rien des arts modernes ; intelligente : fixe ses rendez-vous dans l'ascenseur des Galeries du Commerce. En la voyant, ce qui attire souvent l'attention sur elle, c'est son délicieux jupon qui dépasse. Un jupon à volants. Ce qui frappe surtout dans sa personne, c'est la main ; elle a giflé déjà la moitié de mes amis. Quant à l'autre moitié...

Donc, ma cousine entra :

— Bonjour cousin.

— Bonjour.

— Alors, il y a eu chicane entre maman et toi ?

— Peuh !

— J'ai rencontré maman dans le corridor, elle paraissait furieuse.

— Peuh ! je songeais au lieu de prendre garde au jeu, le mal est venu de là.

— Oh ! oh ! tu songeais ? Et à qui, s'il te plaît ?

— A personne. Je réfléchissais à un article que je dois composer pour le *Conteur*.

— Oui, alors ?

— Alors, alors ! Je ne dénèche pas un sujet, pas un ! J'ai mal à la tête.

— Tu n'as pas d'idées ? Ecris une poésie.

— Tu es polie !

— Ne te froisse pas, voyons ! Si tu racontais un souvenir d'enfance, par exemple, ça fait toujours bien, tu sais.

— Impossible, j'ai oublié les dix premières années de ma vie.

— Oublié ? Tu parles sérieusement ?

— Sérieusement.

— C'est la première fois.

— Merci.

— Tu ne te remémores rien de cette époque, cousin ?

— Rien.

¹ Depuis ce passage, les parents non accompagnés de leurs enfants, sont invités à ne pas continuer cette lecture.

— Méchant, viens, allons nous asseoir là-bas, sur le canapé, dans l'ombre, je te rafraichirai la mémoire².

II

Marthe m'entraînant par la main, m'obligea à prendre place auprès d'elle, à l'angle de la chambre. Puis, elle se mit à parler sans me regarder, en taquinant du bout de son soulier, Mistigris, le chat.

— Quand tu avais huit ans, tu méprisais soldats de plomb, poupées, tunnels dans le sable ; du matin au soir... Chut ! Mistigris !... nous nous amusions ensemble à cache-cache.

— C'est vrai... Je revois vaguement un laurier touffu dans lequel nous nous faufiliions... un gros laurier, ici, à gauche.

— Parfaitement. Nous sautions le mur du jardin et nous courions dans le verger... Pft ! Mistigris !... du voisin.

— Où nous nous faisons gronder.

— Ah ! tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

— Non, je devine.

— Comment, tu ne te souviens plus... Ah ! il faut pas griffer !... Tu ne te souviens plus d'être monté sur un immense prunier où régulièrement j'allais te dénicher ? Tu ne te souviens plus d'être tombé de là-haut dans une flaque d'eau, et d'avoir perdu dans ta chute ta première dent de lait ?... Est-il amusant, ce chat ! Pft !...

— C'est vrai, maman m'avait grondé, parce qu'elle avait eu envie de monter cette dent sur bague.

— Bon, la mémoire te réapparaît, continuons : te rappelles-tu de la manière... Aïe ! la sale bête !... dont tu m'attrapais ?

— Attends, je crois... non.

— Tu me saisissais par les tresses et tu tirais.

— Vraiment ? J'étais donc bien mauvais ; pauvre petite, comme je regrette aujourd'hui !

— Tu tirais fort, je pleurais, moi.

— Ah ! mais je me souviens maintenant... attends, attends : je t'aimais de tout mon cœur, jadis ; oui, oui, je me souviens. J'économisais centime par centime pour t'acheter des bâtons de jus, et tu les suçais, les yeux ronds, les joues creusées, tu les suçais en les tenant dans ton poing ; tu t'en mettais jusqu'aux oreilles ! Oui, je t'aimais beaucoup : quand tu partais l'été, pour la campagne, je ne dormais plus la plus grande partie de... tu ne m'écoutes pas ?...

— Si, si.

— Non, tu joues avec Mistigris.

— Je t'entends, continue.

— Où en étais-je ?

— Tu ne dormais pas, après ?

— Pourquoi souris-tu ?

— Rien... après ?

— La nuit je cachais ma tête dans l'oreiller, je le mordais en sanglotant, je me désespérais de te sentir loin, si loin !... Ah ! mais, dis donc !

— Plait-il ?

— Ce n'était pas par méchanceté que je tirais tes tresses.

— Enfin ! tu te souviens.

— C'était pour avoir le plaisir de te consoler que je te faisais pleurer.

Mistigris s'est enfui sous le fourneau !

— Je m'approchais alors de toi, je te prenais par le cou, ainsi, et, penché sur toi, je chuchotais : faut pas pleurer, Mimi, j'ai pas fait exprès, faut pas pleurer, Mimi, faut pas. Je te serrais bien fort, et...

— Et tu me donnais un gros baiser sur la joue, comme ça !

A cet instant, ma tante ouvrant la porte, vit le tableau, et sévère :

— Que faites-vous ? demanda-t-elle.

Ma cousine interloquée bredouilla :

— Oh ! rien, maman, je... mon cousin... je l'aidais... j'aidais mon cousin à... à... enfin, oui...

— A quoi ? expliquez-vous !

² Pour savourer la seconde partie de cette histoire, on fera bien de jouer en même temps du violoncelle.